

# LUXE

LE PRESTIGE EST UNE MONNAIE QUI HUMILIE.



PATRICE HUETZ

# Les Conquérants du Pognon — L'Empire du Luxe Absolu

Patrice Huetz

[patrice-huetz.fr](http://patrice-huetz.fr)

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,  
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

## PRÉCÉDEMMENT DANS LES CONQUÉRANTS DU POGNON

**Pékin. Hong Kong. La nouvelle Route de la Soie. Victor Kane s'est allié au général Li Wei pour prendre sa part des 4 000 milliards d'investissements chinois.**

**Mei Ling, interprète au visage de porcelaine, est devenue son guide — et sa maîtresse. Espionne ? Alliée ? Les deux. Quand elle a été arrêtée par le MSS, Victor a tout risqué pour la sauver.**

**Attentats sur le Karakoram. Déraillement en pleine steppe. Guerre froide technologique. Victor a survécu, mais il a perdu l'accès à la Chine. Mei Ling l'a suivi à Hong Kong. Elle a choisi.**

### **Ce que vous devez savoir :**

**Victor Kane :** 66 ans, fortune de 35 milliards \$, basé à Hong Kong

**Son empire :** Data centers, crypto, flux Route de la Soie

**Ses alliés :** Mei Ling (exilée avec lui), Natasha Volkov, Marcus Stein

**Ses ennemis :** Chine (officiellement), Abdullah, Elena Voss, Amir

**La femme :** Mei Ling — avec lui, marquée par la détention

### **La question en suspens :**

*La pandémie met le monde à genoux. Pour Victor Kane, est-ce une catastrophe — ou l'opportunité d'une vie ?*



## PARTIE I : L'ATELIER

| « *Le luxe, c'est le superflu devenu nécessaire.* »

## Chapitre 1 : Le Monde à l'Arrêt

Monaco, mars 2020.

Victor Kane se tenait immobile devant la baie vitrée de son penthouse du Monte-Carlo Bay, un Cohiba Behike 56 à 450 dollars coincé entre l'index et le majeur, son Macallan Laliqie 62 ans à 42 000 dollars la bouteille posé sur la console en onyx noir. Dehors, la Méditerranée scintillait sous un soleil indifférent au chaos qui dévorait le monde.

Soixante-six ans. Quarante-deux milliards de dollars de fortune personnelle. Et pour la première fois depuis l'effondrement pétrolier de 1986, Victor Kane assistait à quelque chose qu'il n'avait pas anticipé.

Une pandémie mondiale.

Sur les six écrans Bloomberg disposés en arc de cercle dans son bureau — un Hermès édition limitée en cuir fauve et acajou brut à 180 000 dollars — les chiffres dégringolaient. Le Dow Jones avait perdu 2 997 points en une seule séance, le 16 mars. Record absolu. Le CAC 40 s'effondrait. Le FTSE 100 agonisait. Les futures sur le pétrole plongeaient vers des territoires inexplorés.

Victor tira une bouffée de son cigare. La fumée s'éleva en volutes paresseuses vers le plafond à caissons dorés.

« Magnifique », murmura-t-il.

Son téléphone sécurisé vibra. L'écran afficha un nom qu'il n'avait pas vu depuis trois ans : Amir Al-Rashid. Son fils. Celui qu'il avait conçu avec la princesse Leïla en 1982, dans les draps de soie d'un palace de Dubaï, et qu'il n'avait découvert qu'en 2012.

Il décrocha.

« Tu regardes les marchés ? » La voix d'Amir était calme, presque amusée.

« Je ne fais que ça depuis quarante-huit heures. »

« Le monde s'effondre, et toi, tu jubiles. Je te connais. »

Victor sourit. Ce garçon — non, cet homme de trente-huit ans désormais — avait hérité de son intelligence acérée. Et de son cynisme.

« Le luxe est à genoux, Amir. Les touristes chinois ont disparu. Les boutiques de la Place Vendôme sont fermées. Les maisons de couture perdent trois, quatre, cinq millions par semaine. LVMH à chuté de 22% en un mois. Kering de 28%. Hermès de 19%. »

« Et ? »

« Et je vais les racheter. »

Un silence. Puis un rire bref.

« Tu es fou. Tu as soixante-six ans. Tu pourrais te retirer. Profiter de ta fortune. Au lieu de ça... »

« Au lieu de ça, je vais construire le plus grand empire du luxe que le monde ait jamais vu. Parce que c'est maintenant ou jamais. Dans six mois, les valorisations auront rebondi. Les opportunités auront disparu. Aujourd'hui, je peux acheter Cartier-Brémont pour 400 millions. Demain, ils en voudront deux milliards. »

« Tu as les liquidités ? »

« Sept milliards en cash, répartis entre Zurich, Singapour et les îles Caïmans. Plus quinze milliards de lignes de crédit non tirées. Plus les actifs que je peux liquider en soixante-douze heures si nécessaire. »

Amir siffla.

« Tu préparais ce coup depuis combien de temps ? »

« Je ne prépare jamais les coups, Amir. Je suis simplement prêt quand ils se présentent. »

Après avoir raccroché, Victor s'installa dans son fauteuil Eames en cuir cognac — original de 1956, acquis chez Christie's pour 89 000 dollars — et ouvrit le dossier que son équipe d'analystes avait préparé.

### **OBJECTIFS D'ACQUISITION — PROJET APOLLON**

La liste était longue. Cinquante noms. Cinquante bijoux de l'industrie du luxe européen, tous fragilisés par la pandémie.

En tête : la Maison Duval. Haute couture parisienne depuis 1889 — fondée par Marguerite Duval dans un petit atelier de la rue du Faubourg Saint-Honoré, élevée au rang de Grande Maison par le Syndicat de la Couture en 1911, seule maison indépendante à avoir survécu aux deux guerres mondiales sans rachat. Cinq générations de savoir-faire français. Des robes portées par Grace Kelly — son tailleur de voyage en 1956 estimé 85 000 dollars chez Christie's —, Jackie Kennedy — la robe ivoire du voyage à Paris en 1961 —, Lady Diana — la robe bleue de la BBC en 1995. Et aujourd'hui, une vieille dame de 78 ans, Hélène Duval, dernière héritière, qui voyait son empire s'effriter sous ses yeux.

Perte mensuelle estimée : 12 millions d'euros. Valorisation pré-pandémie : 2,3 milliards d'euros. Valorisation actuelle estimée : 800 millions. Marge de négociation : 40%.

Victor passa au suivant. Rossi Pelletterie. Maroquinerie italienne fondée à Milan en 1923. Cuir exceptionnels, fabrication artisanale, clientèle fidèle parmi l'aristocratie européenne.

Mais Victor connaissait cette maison. Il connaissait surtout son ancien propriétaire.

Roberto Rossi.

Un nom qu'il n'avait pas prononcé depuis 2003. L'année où Roberto s'était tiré une balle dans la tête dans sa villa du lac de Côme, ruiné par une OPA hostile que Victor avait orchestrée pour prendre

le contrôle d'une chaîne d'approvisionnement en cuir dont il avait besoin pour un autre deal.

Dommages collatéraux.

Victor referma le dossier. Il y reviendrait plus tard.

Le soir tombait sur Monaco. Les lumières du Casino s'allumaient une par une, mais les rues étaient désertes. Confinement. Un mot que Victor n'aurait jamais imaginé associer à la principauté du luxe et de l'excès.

Il se versa un autre verre de Macallan et contempla la Méditerranée.

À soixante-six ans, il avait conquis le pétrole, les casinos, les semi-conducteurs, les diamants, la crypto, les routes commerciales chinoises. Il avait fait et défait des fortunes, renversé des gouvernements, séduit des femmes que des hommes de vingt ans auraient vendues leur âme pour effleurer.

Mais le luxe... Le luxe était différent.

Le luxe n'était pas qu'une question d'argent. C'était une question de culture, de tradition, de légitimité. Les familles qui contrôlaient LVMH, Kering, Richemont, Hermès — elles ne vendaient pas à des parvenus. Elles préféraient faire faillite plutôt que de céder leur héritage à un homme comme Victor Kane.

Un homme sans pedigree. Sans titre de noblesse. Un gamin de Saint-Denis qui avait gravi l'échelle sociale à coups de bluff, de brutalité et de génie.

Mais la pandémie changeait tout.

Quand on perd trois millions par semaine, les principes s'assouplissent. Quand on ne peut plus payer ses artisans, les traditions deviennent négociables. Quand on regarde sa maison centenaire s'effondrer, on accepte n'importe quelle main tendue.

Même si cette main appartient à Victor Kane.